

Goebbels : les confessions d'un monstre

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – HISTOIRE
25/09/1998

« J'ai discuté avec Bouhler le problème de la liquidation (Liquidierung) des malades mentaux. Quarante mille d'entre eux sont déjà partis (Weg), et soixante mille doivent encore y passer. C'est un travail dur, mais nécessaire. Bouhler est l'homme qu'il nous faut pour ça. » Ce texte atroce fait penser à l'ordre écrit (lui aussi), signé cette fois par Joseph Staline, qui décidait de l'exécution de milliers d'officiers polonais à Katyn ; mais le texte en question, pour sa part, est tiré du Journal quotidien (Tagebuch) de Joseph Goebbels, à la date du 13 janvier 1941. Et l'on pense, à ce sujet, aux vers fameux d'Aragon : « Les yeux bleus de la Révolution (nazie, dans ce cas) brillent d'une cruauté nécessaire. »

Yeux bleus, effectivement, puisqu'il s'agissait, dans l'Allemagne de la quatrième décennie du siècle, d'un triomphe momentané de la race des seigneurs blonds, aimant se mirer dans le lac bleu des yeux des jeunes filles allemandes. Et puis cruauté « nécessaire » puisque fondée sur les théories darwiniennes, inspiratrices des Tagebücher de Goebbels, lui-même épris des thèmes de la sélection naturelle du racisme aryen. En cette même année 1941, aux derniers mois d'icelle, puis en 1942, Goebbels utilisera du reste les mêmes mots (liquidation, anéantissement, exécutions de masse) pour définir le nouveau meurtre collectif dont il fut l'un des inspireurs, et perpétré cette fois contre les juifs. Les Tagebücher (journaux quotidiens) du ministre de la Propagande de Hitler coupent ainsi les ailes, par avance, à toute propagande négationniste.

Ce n'est pas l'un des moindres mérites de la savante édition qu'en donne progressivement, grâce à Elke Fröhlich en particulier, l'Institut für Zeitgeschichte, Institut allemand pour l'histoire de notre temps. Quinze volumes sont déjà parus pour la partie dictée du Journal, de juillet 1941 jusqu'en avril 1945. Et maintenant le même institut s'attelle à la publication des Tagebücher proprement manuscrits de Joseph Goebbels, étalés de 1923 jusqu'en juin 1941. Ils donneront, pour leur part, neuf volumes, dont deux (1940-1941) viennent de paraître. Il y aura donc au total vingt-quatre volumes (1923-1945), soit douze mille ou treize mille pages d'une édition contemporaine parfaitement critique et scientifique, plus de cinquante ans après la mort de l'intéressé. Un prodigieux document, oeuvre d'un des plus grands criminels de tous les temps, « un petit sadique vicieux et cruel, un cochon, un vrai rat d'égout », dira de lui, en août 1944, l'actrice allemande Jenny Jugo ; mais quand même un homme très intelligent, un animal politique, un fanatique froid qui se muait volontiers, pour la galerie, en orateur hystérique, mais sans être dupe pour autant du personnage gesticulatoire qu'il incarnait ainsi à l'usage des masses hypnotisées par ses soins.

L'antisémitisme enragé dont je parlais à l'instant n'est sûrement pas le seul thème de l'immense oeuvre goebbelsienne. Elle traite aussi de quantité de nations, tant européennes qu'américaines. Les juifs, néanmoins, cibles de premier plan, au gré de Goebbels, font partie, à l'en croire, d'une espèce de triade : la première fonction (religieuse) est exercée tautologiquement, si l'on en croit l'homme des Tagebücher, par les diverses Eglises, protestantes et plus encore catholiques. La deuxième fonction (guerrière et nobiliaire, en principe) revient, toujours chez l'auteur nazi, mais cette fois au titre d'un repoussoir, à l'aristocratie, dont peu importe, en l'occurrence, qu'elle soit prussienne ou italienne. Enfin, la tierce portion réfère, selon les mêmes sources, aux personnages qu'il appelle, dans le style national-socialiste de l'époque, les ploutocrates, parmi lesquels figurent, dans sa perspective

biaisée, les juifs au tout premier plan : ceux-ci auront en conséquence dès 1941-1942 le sort tragique que l'on sait.

Les aristocrates, que Goebbels, à en croire ses notations journalières, détestera de plus en plus, auront leur tour, après l'échec du complot anti-hitlérien du 20 juillet 1944, suivi par la pendaison de nombreux officiers de la Wehrmacht dès lors que leur nom de famille s'ornait d'un « von » initial : en représailles contre la conspiration d'un certain « von » Stauffenberg. Enfin, et pour en venir au troisième sommet du triangle, la destruction des Eglises chrétiennes, jugée pourtant indispensable, avait été renvoyée par Hitler et Goebbels aux « calendes grecques », c'est-à-dire à un hypothétique après-guerre ; en cette époque future, encore lointaine (et qui, dans la réalité, jamais ne se matérialisera), au cours de laquelle l'Allemagne nazie, ayant triomphé de ses ennemis extérieurs, devra pouvoir anéantir en conclusion ses adversaires de l'intérieur, autrement dit les divers disciples d'un certain Jésus.

Le Führer ordonnait de ce fait à Goebbels, pendant les années de guerre, de payer fidèlement et hypocritement son impôt légal au clergé catholique, sous les auspices duquel les deux hommes avaient été élevés dès leur enfance, quoique ne croyant plus maintenant aux dogmes de l'Eglise « papiste », quitte à se démasquer agressivement contre celle-ci dès lors qu'une paix victorieuse aurait couronné les efforts des armées allemandes. Goebbels obéissait, de façon maussade, à ces ordres « catholiques et fiscaux » venus d'Adolf Hitler, ce qui ne l'empêchait pas, dès le printemps 1941, d'interdire tous les journaux édités par les Eglises chrétiennes, quelles qu'elles fussent, sous le prétexte fallacieux du manque de papier. Parmi les autres têtes de Turc de notre auteur figurait également au premier chef et en toutes lettres l'« Etat multinational yougoslave », qu'il ne pouvait pas voir en peinture et dont il souhaitait de toutes ses forces la destruction ou la disparition.

N'insistons pas ! Même remarque pour la « culpabilité française » dont on nous rebat sans cesse les oreilles, à propos de tout et de rien, depuis des lustres et jusqu'en cette veille de l'an 2000. Les braves gens qui se font de nos jours les échos répétitifs de ce thème usé jusqu'à la corde savent-ils que, dès 1940-1944, Hitler et Goebbels envisageaient la création d'un tribunal international de la conscience universelle en charge de juger les crimes de la France, elle-même gravement coupable... d'avoir déclaré la guerre à l'Allemagne nazie en 1939 ?

D'une façon générale, on s'en serait douté, Goebbels n'a que mépris pour les Latins : la France, pour lui, c'est le pays de Danièle Darrieux et de Pépé le Moko, un film à nos yeux admirable, mais qui, à l'en croire, révélait toute la pourriture des aborigènes de notre « pré carré ». Les Tagebücher se félicitent aussi sans vergogne du hold-up allemand de 1941 sur l'or de la Banque de Belgique, un bon « butin », disent-ils ; et ils n'ont que dédain pour un Léon Degrelle qui sera pourtant, sur le front russe, l'appui très fidèle des SS et de la Wehrmacht. Quant à Franco, de l'avis du ministre allemand, ce n'est qu'un pignouf ; et de même, ou peu s'en faut, Mussolini, battu à plate couture dès la fin de 1940 en Grèce et en Libye. Au mois d'avril 1945 encore, quand il est déjà « minuit moins deux » pour l'Allemagne, Goebbels se donnera la consolation de penser que, décidément, le Japon, militairement parlant, ça ne vaut pas l'Allemagne hitlérienne. Nationalisme teuton, quand tu nous tiens...



Goebbels, le ministre de la propagande de Hitler, dans une de ses harangues qui hypnotisaient les foules.
(Photo Interpress.)
